

De la fonction sociale de la culture et des médias



Ils sont artistes et/ou demandeurs d'emploi, salariés socio-culturels et/ou travailleurs sociaux, sans-papier et/ou militant. Dès qu'on leur donne une plume ou une caméra, ils parlent d'amour, de reconnaissance, de relations, de confiance, de réseaux, d'actions, de vie. Avec d'autres mots, d'autres voix et d'autres images, ils font de l'art, de la culture, du social et de la politique.

Dossier réalisé par Jean-Luc MANISE

Articulations

n°49

Articulations est un dossier composé d'interviews, d'analyses contribuant aux débats traversant l'actualité politique, sociale, culturelle et économique.

Des points de vue contradictoires d'acteurs ou d'observateurs impliqués de près qui permettent à chacun de se forger ses propres convictions et de se mêler de ces questions qui nous concernent tous.

Toutes nos analyses sont disponibles sur le site www.cesep.be

Votre avis : secouezvouslesidees@cesep.be

Travailleurs sociaux, travailleurs culturels : mêmes combats ?

Dans le jeu du social par l'art, dans l'art du socio-culturel, il y a deux mises en scène. Celle du public qui se met en lumière. Et puis celle des travailleurs sociaux et culturels qui les encadrent. Leur responsabilité est à la taille de leurs publics : très très grande.

La culture a des fonctions sociales qui sont finalement plus importantes pour la vitalité et le développement d'une communauté que le contenu proprement dit de cette culture disait Thierry Verhelst. Comme si la lettre était plus importante que les mots. Comme si Marcuse, finalement, avait raison : c'est dans sa dimension esthétique que le théâtre est le plus révolutionnaire. La photo, la vidéo, le théâtre, la TV et le cinéma : l'exposition de soi par les images prend souvent, dans la rue et dans les champs, la forme d'une reconnaissance sociale. Mais pas que...

Geneviève Rando, directrice du centre social de Bordeaux : " On a attribué tant de vertus à la culture qu'elle est devenue un domaine quasi autonome aux yeux de certains, une sorte d'exception parmi les activités humaines. La politique de la ville a grandement contribué à remettre en cause cette conception, en réactivant la fonction sociale de la culture, autrement dit en faisant de l'action culturelle un mode d'accès et de confrontation à des enjeux de société qui dépassent de loin les seuls professionnels du champ culturel ".

Le socio-culturel est un faux débat

Et Geneviève Rando de continuer : " Notre hypothèse de travail, c'est qu'aucun espace n'est réservé à un groupe d'acteurs et qu'on peut se mêler de tout. Le socio-culturel est un faux débat qui empêche de penser les problèmes qui se présentent à nous, notamment dans les quartiers. Au centre social, il y a longtemps que nous ne revendiquons plus la rencontre de l'artistique, du culturel et du social. Ça s'impose. Ce qui nous intéresse en revanche, c'est que les personnes qui passent par ici puissent prendre part au jeu social, c'est-à-dire qu'elles puissent choisir entre plusieurs possibilités de vie. Nos prétentions sont humbles, mais elles se situent à ce niveau-là : " Qu'est-ce qui m'est interdit ? Qu'est-ce qui m'est autorisé ? " Pour la culture, c'est pareil. Ce n'est pas que l'affaire des artistes, ni un objet figé. Non, le champ est beaucoup plus fertile et plus passionnant que ça ! Après l'installation d'une sculpture dans Le Jardin de ta sœur - jardin partagé conçu et géré par un collectif d'habitants et de structures du quartier, dont le centre social -, un monsieur qui fréquente le centre a suggéré qu'on la mette sur un camion pour lui faire traverser tout le quartier, à la manière d'un trophée. Peut-être qu'un artiste aurait fait de cette idée une performance. Cet homme, sans être un spécialiste, s'est quant à lui autorisé à penser un acte culturel. De même, si nous organisons une sortie au théâtre et que quelqu'un nous dit qu'il n'a pas aimé le spectacle, on lui répond qu'il n'a jamais été question de l'aimer ! Mais qu'il le critique et qu'on en débatte montrent qu'on a gagné quelque chose ".

La place de l'artistique dans le jeu social

Ce qui intéresse Geneviève Rando, ce sont les modes d'organisation sociale autour des enjeux sociaux, économiques et culturels : " D'où la nécessité de créer des espaces à l'intérieur desquels les gens aient envie de circuler librement, de la manière dont ils l'entendent. Souvent on nous dit : " En somme, vous accompagnez les gens jusqu'au point où ils peuvent faire les choses tout seul. " D'abord on n'accompagne pas les gens, on est avec eux. Et puis, pourquoi le summum de la liberté serait d'agir seul ? Et si c'était au contraire de vouloir faire les choses à plusieurs, de rejouer sa liberté dans la relation avec les autres ? On retrouve cette manière de penser dans l'image du grand artiste qui s'isole du monde pour dire à l'humanité ce qu'elle est... Ici, quels que soient les artistes qui interviennent, on écrit les projets avec eux en partant du principe que le véritable enjeu, ce n'est pas la place de l'artiste dans la société mais la place de l'artistique dans le jeu social ".

Du travailleur social et culturel

Penser la place de l'artistique dans le jeu social, c'est poser les questions de sa mise en place. C'est ne pas faire n'importe quoi, n'importe comment. Quid de la formation culturelle et artistique du travailleur social ? Quid de la formation sociale du travail culturel ? Quid de la formation à l'animation de l'artiste ? Jacqueline Fastrès, coordinatrice pédagogique de RTA et Jean Blairon, directeur : " Associer l'art et la culture à l'action sociale " pose la question de l'animation-création. Dans chacun des stades de la démarche d'animation-création, la qualité de l'artiste et la qualité de l'animation sont essentielles. Autant l'artiste doit être professionnel, sûr de sa compétence, adhérant à la démarche, autant la part de l'animation prend une place importante quand le groupe atteint le point de rupture rendu possible par la dynamique de création, c'est à ce moment-là que l'animation rendra la rupture productrice de développement ou au contraire en fera un moment qui peut être très destructeur. Il est donc essentiel de bien poser le cadre : il faut que les artistes sachent dans quel jeu ils jouent, quels sont les objectifs de l'animation ".

La rencontre de deux mondes

Dans les projets d'insertion sociale par la médiation artistique, souvent, deux mondes se rencontrent. Classiquement chez nous celui de l'insertion socio-professionnelle et du socio-culturel. Frédéric Janus, professeur au département social de Namur : " Le propre des projets sociaux est de travailler l'exclusion. S'il est indispensable de nommer les stigmatisations, il est tout aussi important de " reculturaliser " les projets trop univoques, trop exclusivement " sociaux ", qui ne font que reproduire la cassure radicale entre culture et social. Les demandes sociales et culturelles sont de plus en plus intensives en contenu culturel qualitatif. Lorsque les travailleurs sociaux s'investissent dans le culturel, ils le font comme par effraction et aux marges d'une activité sociale surdéterminée par les urgences quotidiennes, qui fait le plus souvent l'impasse sur la dimension culturelle des travailleurs sociaux dans l'exercice de leur mission. Autant qu'à la

dimension sociale du culturel, il faut être attentif à la dimension culturelle du social, être prêt à développer les aspects particuliers sur lesquels l'expérience professionnelle sociale peut s'exercer en toute légitimité".

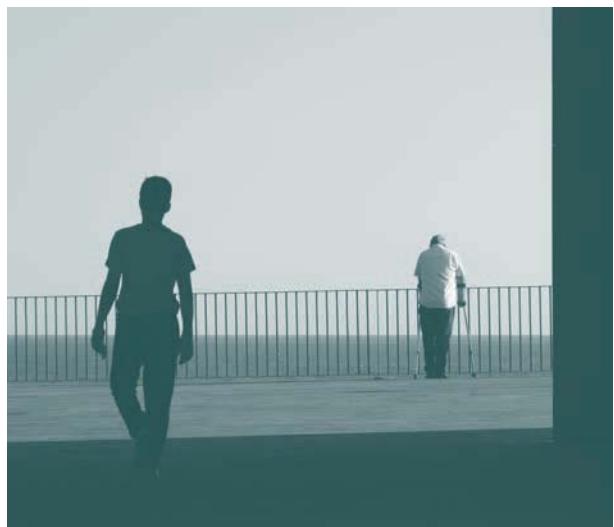
Faire sauter la barrière des publics

In fine, les clés de la réussite de cette rencontre entre deux univers professionnels est simple. Il suffit de faire sauter la barrière des publics. De dépasser la logique de l'insertion qui conduit à décliner des groupes en fonction de leurs problèmes sociaux : primo-arrivants, sans papiers, famille monoparentale, jeune sans formation, chômeur longue durée. De la compléter par la dimension universelle de la démarche artistique. Sylvie Rouxel, Maître de conférences en sociologie de la culture, LISE-CNAM-CNRS : " Ces multiples projets qui mettent en lien l'insertion et la culture partent du principe, acquis en tout cas dans les représentations collectives, que la culture et l'art sont des agents de socialisation au même titre que la formation ou l'emploi. Les projets d'action culturelle en direction de ces publics mettent en avant une certaine prise de conscience du pouvoir structurant et socialisateur de l'art et de la culture. De plus, aujourd'hui, la persistance des problématiques en lien avec l'idée d'insertion, rend possible l'utilisation de l'action culturelle en vue de l'émancipation sociale des individus et de la constitution d'une dynamique collective".

De l'identité à la citoyenneté

L'art et l'action culturelle peuvent ainsi devenir un moyen d'ancre identitaire qui, au regard des autres, peut à nouveau se projeter dans le collectif. Quand tout sentiment d'appartenance à disparu, les artistes et les médiateurs culturels peuvent établir de nouveaux modèles de communication et donner l'envie à des groupes interculturels de se réunir à nouveau. Frédéric Janus : " L'exclusion n'est pas un état mais un " processus ", où les personnes vivent dans un état complexe d'inclusion/exclusion, dont les déterminants symboliques sont plus structurants que les déterminants économiques. L'élaboration active de la construction de culture constitue un véritable outil de lutte contre les exclusions, lorsque partant d'une " indignation ", elle aide les personnes exclues confrontées à un problème ou à une injustice, à prendre conscience, à s'exprimer et à se faire entendre, à être créatives, à chercher des solutions, à être actrices de leur vie, à prendre une place - même critique - dans la société. La participation des personnes exclues apparaît comme une composante essentielle au succès d'une stratégie d'émancipation : la question de la culture y est centrale ; elle est la clé qui ouvre vers la reconnaissance de l'identité et de la citoyenneté, vers la participation sociale et économique ". Mais pas que : elle est, c'est tout aussi important, source de créativité qui touche, dans un magnifique mouvement de balancier, tous les acteurs de la scène.

Jean-Luc MANISE



Sources et infos

Les projets participatifs au cœur de la ville

Une initiative d'ARTfactories/Autre(s)pARTs, réalisée avec Actes if, Banlieues d'Europe, le Couac et HorslesMurs. Entretien et rédaction de l'ouvrage : Sébastien Gazeau. Janvier 2012

Luttes culturelles, Luttes sociales, Analyse institutionnelle d'une association culturelle. Par Jacqueline Fastrès et Jean Blairon asbl RTA Intermag, Magazine d'intervention Décembre 2006

Labiso, cahiers 103-104, Culture, art et travail social : un rendez-vous à ne pas manquer. L'approche culturelle dans la formation des travailleurs sociaux, Bruxelles, 2009

Culture, arts et travail social -

Culture et Développement Rural. Les fonctions sociales de la culture. Thierry Verhelst.

<http://ec.europa.eu/agriculture/rur/leader2/rural-fr/biblio/culture/art04.htm>

Frédéric Janus Culture, art et travail social : un rendez-vous à ne pas manquer. Les cahiers du travail social 65 - Cultures, arts et travail social

Sylvie Rouxel : l'Insertion par la culture : une articulation en co-construction. Les cahiers du travail social 65 - Culture, arts et travail social

De la médiation culturelle au changement. Le territoire de l'action sociale questionné par le secteur culturel. Radia El Khomsi - Les cahiers du travail social 65 - Cultures, arts et travail social Herbert Marcuse, la Dimension esthétique - Pour une critique de l'esthétique marxiste - 1977 - Seuil

Paroles de chômeurs, écrits d'inutilisés

Comment vivre avec 600 € par mois ? Comment développer des choses, échanger, vivre, ... et rester un citoyen à part entière ? Comment se projeter dans la société actuelle mais aussi dans l'avenir quand on n'a pas de travail ? En 2008, des chômeurs candidats écrivains se retrouvent une fois par semaine. 15 journées en tout, et un séminaire final de 2 jours. 27 personnes au début, 9 à la fin et un livre. Une histoire mise en scène par Fidéline Dujeu, animatrice d'ateliers d'écriture, et écrite par... des écrivains amateurs.

Paroles !

Fidéline Dujeu : " Il y a quelque temps j'ai animé un cycle d'ateliers d'écriture avec des chômeurs. Ces ateliers étaient commandés par le Centre d'Education Populaire André Genot, à Beez. Les participants venaient des quatre coins de la Wallonie (Mons, Tournai, Liège, Virton, Namur, Beaumont, ...). Ce qui les reliait au départ, c'était leur affiliation à la FGTB et leur statut de chômeur.

Des chômeurs

Lors de nos premières rencontres, il fallait les appeler des TSE. C'était leur jargon. Ils n'étaient pas des chômeurs mais des Travailleurs Sans Emploi. Et, de fait, les participants étaient tous des travailleurs et ce qui leur manquait et les stigmatisait n'était pas le non-travail mais le non-emploi. Néanmoins, quand il s'est agi de trouver un titre à leur recueil de textes, le mot " chômeur " est réapparu. Il n'était plus tabou, ne blessait plus. " Paroles de chômeurs ". L'écriture a permis de supprimer la honte, de prendre sa place.

A quoi je sers ?

Exclus, inutiles, rebut de la société. C'était les premiers constats. " Quand j'ai commencé à pointer, j'ai eu une gêne ", " je me demande de quoi je suis capable ", " à quoi je sers, à quoi sert ma vie ? ", " cela pose problème quand des personnes me demandent ce que je fais actuellement ", " je me sens mal dans ma peau à cause de ce que les autres personnes pensent de moi ", " lorsque mon interlocuteur apprend mon statut, il se comporte comme si j'étais malade ". Ecrire, dire, partager ce ressenti a changé la donne. Ils ne sont plus inutiles, ils sont inutilisés. Les ressources sont là, les forces, le désir aussi, la preuve : ces textes. " Ecrits d'inutilisés ". Les responsables ne sont plus les mêmes. Et, de cette prise de conscience, la colère : " je suis la laissée-pour-compte de cette guerre ", " ces lois qui enfoncent dans les entrailles de la terre ", " nos dirigeants sont tous des vendus ", " je te merde jeune administrocutané ", " tu me déshéries, tu m'insupériorises, (...) tu me silencifies ".

Des rassemblements en spirale

Les cris étouffés qui s'écrivent, existent, bousculent à défaut de réclamer, parce qu'il n'y a personne à qui faire entendre ses réclamations. Cette colère - cette force, cette rage - a été salvatrice. Elle a ouvert des portes, elle a porté le groupe et le livre en devenir. Elle a aussi permis la réappropriation du lien social à travers des projets de vie en commun originaux : " ceux qui ne sont pas chômeurs vont être jaloux de nos rassemblements

en spirale sur les places publiques des villes et des villages ", " maintenant, aller vers les autres autrement. Plus simplement. (...) Faire des pique-niques, une pièce de théâtre. (...) La pêche à la grenouille. ", " J'en arrive à croire que le chômage est tout autant un service ". Ecrire que les chômeurs ont droit au rassemblement, au travail au " blanc ", au don, au désir, a été, je pense, un moyen de prendre le pouvoir sur sa situation, sur son statut, sur le stigmate.

Et, de ces réflexions, de ces échanges, aussi : des projets de société. Des constatations inévitables, un regard différent : les travailleurs, eux, sont-ils plus heureux que les chômeurs ? Le problème n'est-il pas ailleurs ? " Tout travailleur après dix ans devrait avoir droit à une année sabbatique pour connaître les joies, les fêtes, les ressources du non-travail ". " Pourquoi y a-t-il des travailleurs privés de chômage ", " Je n'ai plus envie d'être employé à. " " (...) ma vie dite privée (privée de quoi ?) est politique ". " Je vais dire une phrase qui est obscène : j'ai envie de chômer ". Un amarrage hors des a priori, des constructions identitaires sociales du " chômeur ". Le besoin de créativité et la réflexion collective s'ouvrent au politique. Correct ou incorrect, ce discours mérite d'être entendu et relayé. Parce qu'il propose une autre appropriation du réel, qu'il remet le collectif au centre et qu'il donne un autre sens que la rentabilité au temps partagé.

La " magie " du livre

Le livre " Paroles de chômeurs, écrits d'inutilisés " n'est pas un pamphlet. C'est un recueil de témoignages d'abord. Le lire, c'est écouter de l'intérieur des histoires de vie. A travers des bribes d'existence, deviner la souffrance, la joie, les inquiétudes, les brisures. C'est aussi un recueil de " regards " sur notre société. En passant d'un fragment à l'autre, il se dessine une autre vie possible, un autre vivre ensemble. Ce n'est pas un livre à comprendre, à analyser mais un livre à entendre avec son corps tout entier. Les textes résonnent longtemps, ils font leur chemin.

Moi, je les connais ces textes, je les ai entendus (pendant les ateliers, les participants lisent leurs écrits à voix haute, ce qui permet le partage et l'échange et une certaine énergie commune), je les ai lus, et avec les manœuvres de l'écriture, je les ai triturés, mis face à face, malmenés parfois. Je les connais ces textes et pourtant, ils me surprennent encore, changent mon regard.

Ces journées passées à écrire, mais aussi et surtout à échanger et partager, ont transformé chaque personne présente lors de ces ateliers. Moi y compris.

Il y a une magie du livre, chaque atelier n'accouche pas d'une œuvre collective. Plusieurs ingrédients sont nécessaires. Un groupe, tout d'abord. Des personnes étrangères les unes aux autres et qui se lient. L'animateur est responsable de la création du groupe mais il ne peut pas tout. Il lui faut des alliés et de la chance. J'en ai eu des alliés dans ce projet. Il a été soutenu par un animateur du Cepag, Daniel Draguet, son appui était nécessaire, non seulement parce qu'il prenait en charge le côté logistique des choses mais aussi parce qu'il était, de par sa simplicité et sa sincérité, fédérateur. J'ai eu de la chance aussi, et ça, c'est la magie.



De l'animateur et sa neutralité

Donc, le groupe mais aussi, la pertinence des propositions et la justesse du projet.

Quand j'ai commencé à animer ces ateliers, je ne savais pas ce que les écrivants avaient à partager, je voulais me laisser surprendre, je voulais absolument cette liberté de l'expression, surtout ne pas imaginer un discours à leur place. La neutralité de l'animateur est, à mon avis, un impératif par rapport à n'importe quel projet d'écriture. Le sujet du chômage est évidemment un sujet de société mille fois discuté, j'ai voulu entendre les témoignages hors de tout discours, pour être à disposition des textes et des personnes, me laisser traverser par leurs réalités. J'ai été surprise, au-delà de mes attentes. Je voulais au maximum investir leurs richesses, leurs intérêts, leurs idées. J'ai commencé simplement par écouter.

D'un premier atelier axé sur la présentation de soi et le partage des questionnements autour du mot "chômage", j'ai tiré des thèmes à explorer : l'exclusion, l'argent, le temps, le manque, la honte, le travail.

Une écriture du corps

Parce qu'une grande partie des participants n'étaient pas des écrivains et avaient, quelque part, une souffrance liée à l'écrit, j'ai tourné autour avant de l'aborder. Une mise en condition physique et respiratoire (exercices simples de yoga, qui gong, détente), un "travail" manuel et créatif et ensuite seulement, l'écriture. L'écriture a suivi, à chaque séance, ce "travail" manuel et physique. Collages, dessins, jeu de rôle, sculpture, fabrication d'objets. C'est à partir de ce travail que les mots ont pris corps. Ce sont des mots de manœuvres. Les chômeurs les ont écrits avec leurs mains. C'était essentiel. Quand les participants se sont installés pour la première fois, je leur ai donné des crayons, des pastels, des couleurs et du papier à dessin. Si les premiers temps ont fait place à la surprise et une certaine résistance ("on est plus à l'école maternelle"), très vite, le désir d'essayer le matériel a été le plus fort. Gagner la confiance d'un groupe est très difficile. Si ma démarche les déstabilise et les installe de prime abord dans une situation inconfortable (rien à quoi se raccrocher si ce n'est en effet ses souvenirs de maternelle), les participants sont néanmoins obligés de faire face ensemble à l'inattendu et sont donc égaux face au premier exercice demandé (même si certains "dessinent" mieux que d'autres, ils viennent pour écrire et ne s'attendent pas à recouvrir une feuille de couleur pour se présenter). Le but de cette

déstabilisation est donc, d'une part, de créer un groupe, que chacun se sente à sa place, et, d'autre part, d'ouvrir à l'inconnu. Non, l'atelier d'écriture n'est pas un lieu où on répare ses blessures scolaires en re-faisant ce qu'on n'a pas pu faire ou qu'on aurait voulu mieux faire. Ce qui ne veut pas dire qu'on n'apprend rien lors d'un atelier d'écriture, simplement, l'apprentissage n'est pas le but, il est un corollaire.

Créer des mots

Ouvrir, donc, les portes de la créativité. Le dessin parce que tout le monde sait tenir un gros pastel gras dans sa main et tracer un trait et que la couleur reflète si bien l'émotion qu'elle rassure. Après quelques ateliers autour de l'image, à partir de dessins mais aussi de collages qui ont permis d'aborder les thèmes de l'image de soi, j'ai proposé des jeux de rôles, des mises en situation. Revivre ces situations du quotidien dans un cadre rassurant et protecteur, les jouer, les dire, les entendre, les voir et les écrire. Les thèmes de la honte et de l'exclusion ont été explorés de cette façon et, par moments, on a ri. Le rire aussi, bien sûr.

Il y a eu aussi des "fabrications". Fabriquer un sac, fabriquer une sculpture en terre, fabriquer un masque. De ses mains réaliser "quelque chose", une "œuvre". Les thèmes du travail, de l'emploi, du manque, de la perte et du changement ont été abordés à partir de ces réalisations. Et puis, doucement, j'ai pu aborder l'écriture directement. Il a été possible de "créer" avec des mots, sans passer par un autre média. L'écriture ne représentait plus l'école, l'échec, l'administration, le pouvoir, l'exclusion, etc.

Titres de propriété

Cette appropriation de l'écriture par chaque participant a été en soi une réussite. Après une dizaine d'ateliers, nous avions quelques centaines de pages sur les bras. Il a fallu trier, mettre les textes face à face, faire entendre les résonances. Ce travail collectif qui a suivi les travaux individuels a été très riche même si les discussions et les échanges ont été parfois mouvementés et peut-être parce qu'ils ont été mouvementés. Ce qui est certain, c'est que le livre "Paroles de chômeurs" possède un sens en lui-même et que les écrivants ont pu s'entendre, pour partager leurs témoignages et leurs idées, d'une seule voix.

La vie au bout de doigts

Si les écrivants ont voulu s'appeler les "manœuvres de l'écriture", c'est parce qu'ils ont pris les mots comme on prend une truelle, parce qu'ils ont retrouvé à travers le geste de l'écriture un travail et par là-même, une dignité. Ils ont écrit avec leurs mains, comme on prend sa vie à bras le corps, parce que personne ne viendra nous sauver si nous ne nous sauvons nous-mêmes. Des projets collectifs tels que celui-ci redonnent sens. C'est vital.

Les heures passées en compagnie des manœuvres de l'écriture ne furent pas toujours douces. Il a fallu traverser des larmes et des murs de résistance, il a fallu confronter les vécus, les idées, les souffrances, les joies aussi. Mais ça a été et c'est encore aujourd'hui - le livre permet la "perdurance" des paroles - un projet nécessaire.

D'autres voix

Fabriquer les images de sa vie, créer par des acteurs du terrain des récits qui viennent du terrain, boxer les stéréotypes, défaire les médias dominants, leur camper d'autre voies navigables... Au-delà d'apprentis qui se mettent en image, qui éclairent différemment leurs réalités, il y a le frisson de faire entendre d'autres voix. Des médias d'acteurs et d'auteurs. De la confiance et du lien social. Et quelques revendications...

Moteur !

C'est le 3 mars de l'année passée qu'" En ligne directe " a été mis en ligne par le Délégué Général aux Droits de l'enfant. Bernard De Vos : " Les enfants, les jeunes, la jeunesse, les institutions, organisations, mouvements ou structures qui s'en (pré)occupent et s'adressent à eux, souffrent fréquemment d'une image négative en Wallonie et à Bruxelles. Une image percluse de clichés, de caricatures, de lieux communs véhiculés par les médias de grande diffusion, souvent par manque de sources concurrentes, honnêtes et précises d'informations venant du terrain. Cette réalité est très dommageable car les stéréotypes négatifs ne se limitent pas à affecter la seule vision que les adultes ont de la jeunesse, mais aussi la manière dont les jeunes se perçoivent eux-mêmes. La conviction que le reste du monde ne vous comprend pas et ne vous respecte pas, n'encourage pas l'estime de soi ". D'où la création d'une banque de données multimédia en ligne sur l'enfance et la jeunesse à destination des professionnels du secteur.

En ligne directe

" Mais aussi ", explique Bernard De Vos, " de tous les médias de la Fédération Wallonie Bruxelles, " pour faire entendre une " autre " voix dans le débat citoyen et politique à propos des enfants et de la jeunesse. La voix des enfants et des jeunes eux-mêmes d'abord mais aussi de toutes celles et de tous ceux qui les approchent de près ou de loin (parents, professeurs, éducateurs, TMS, PMS, SAJ, SPJ, cohésion sociale...) et peuvent porter sur eux un regard plus profond et plus complexe que l'image superficielle souvent colportée par les médias. Il s'agit de faire entendre la voix de ces enfants, jeunes et adultes directement concernés, premiers témoins-acteurs pourtant rarement invités au moment de construire la réflexion sur leur quotidien, d'entamer la discussion sur les réalités sociales, économiques ou culturelles qu'ils incarnent et au moment du compte-rendu de l'actualité qui les concerne (dans la presse, à la radio, à la télévision). " Chaque thème réunit différents partenaires, actifs dans le secteur de la jeunesse. Ceux-ci collaborent avec les jeunes pour les aider à monter leur projet artistique. Témoignages, enquêtes, reportages audio et vidéo alimentent un site Web alternatif qui trouve des relais : tout au long du mois de juin dernier, la RTBF a diffusé sur sa troisième chaîne les clips de la Marque Jeune.

De la Marque Jeune à la RTBF

En ligne directe a comme source d'alimentation la Marque Jeune, un projet né à l'initiative du Conseil d'Arrondissement d'Aide à la Jeunesse de Bruxelles (CAAJ) qui rassemble les 19 services d'Aide en Milieu Ouvert de Bruxelles. Xavier Verstappen, Président du Conseil d'Arrondissement d'Aide à la Jeunesse de Bruxelles ". La Marque Jeune est née d'un constat : les 15-25 ans sont trop souvent diabolisés et trop peu écoutés. Ils rencontrent pourtant aussi de nombreuses difficultés au quotidien. Ils éprouvent des peurs, des angoisses, se questionnent et interrogent la société. Ils ont aussi des espérances et s'engagent dans des projets. La Marque est celle des Jeunes de Bruxelles, celle que leurs vécus impriment dans la Capitale. Le dispositif mis en place par les AMO leur donne la parole sous la forme de productions organisées en forme de prisme octogonal : l'engagement des jeunes, les espaces urbains et l'insécurité, le logement, le genre et la mixité, l'emploi, la parentalité, les primo arrivants, la scolarité.

Entre jeunisme et délinquance

L'un des objectifs du projet est d'établir un état des lieux pour chacune de ces thématiques à Bruxelles et de proposer des alternatives constructives aux responsables politiques : " L'image des jeunes est désastreuse et contribue à alimenter les difficultés du vivre ensemble. Elle balance entre jeunisme et petite délinquance. Faut-il interdire les jeunes dans l'espace public ailleurs que sur des affiches publicitaires ? L'orientation scolaire continue à se faire par relégation et stigmatisation de certains publics au lieu d'être le résultat d'un accompagnement refléchi et personnalisé vers un choix valorisant. A la maison, 16,3% des bruxellois ne parlent ni français, ni néerlandais, ni un bilinguisme composé d'une des deux langues, un défi professionnel pour l'enseignement. Les résultats scolaires des primo arrivants et des immigrés de la seconde génération restent préoccupants ".

Corsaires !

Le pirate TV de Cureghem poursuit une logique identique d'alternative vidéo aux images souvent négatives véhiculées par les médias de référence à propos des quartiers populaires. Périne Brötcorne, Chargée de recherches à la Fondation Travail-Université : " Son ambition est de rendre visibles les actions qui fissurent les murs entre les communautés, favorisent la cohésion sociale, la mixité sociale et le dialogue interculture. L'objectif est ainsi de proposer une image à la fois dynamique et plus juste des quartiers populaires, que celle souvent stigmatisante, véhiculée par les médias traditionnels. Pour ce faire, CTV publie chaque mois une capsule vidéo de quinze minutes réalisée par des groupes de " novices " issus des associations partenaires du projet (associations, centres de formation, maisons de quartiers, CPAS, institutions publiques). Chaque

groupe vient réaliser 5 " plateaux " en studio et aborde tous les aspects de la réalisation d'une émission télé, en réalisant vraiment le numéro en cours. Deux ateliers fonctionnent conjointement : Le Comité de Rédaction évalue et choisit les sujets préparés par les Corsaires. Il est ensuite chargé d'écrire les textes qui annoncent les sujets à l'antenne. Les présentateurs/trices choisis en son sein présentent enfin l'émission face caméra. L'Équipe technique assure, quant à elle, le travail en studio : la régie image, l'infographie " live ", le cadrage image, le prompteur, etc. Cette initiation a lieu au cours de deux ateliers qui fonctionnent conjointement. Le premier fonctionne comme un comité de rédaction : il évalue et choisit les séquences du mois parmi les sujets préparés par les Corsaires. Il est ensuite chargé d'écrire les textes qui accompagnent les sujets à l'antenne ".

Toyou, Assos, Full job et Nozart

D'autres images encore. Cela a été l'ambition de départ de Thomas Parmentier et Valério Masullo qui en avaient assez de la façon dont leur ville de Charleroi était traitée par les médias. Ils ont lancé une TV en ligne. La Maison Pour Associations soutiendra le projet, rejointe par le centre régional d'intégration de Charleroi. L'objectif de FullTV est de mobiliser les jeunes. La coordination s'effectuait jusque il y a peu depuis la Maison des Jeunes l'Eveil de Ransart. Début de l'été, l'équipe de FullTV a déménagé dans les locaux de l'ULB à Parentville. Depuis son lancement en 2006, FullTV a diffusé plus de 2500 vidéos, avec des pics de fréquentation de 2000 visiteurs quotidiens. La TV en ligne est divisée en quatre chaînes : une chaîne d'actualité (Toyou), une chaîne consacrée aux associations (Assos), une autre à l'emploi (Full Job) et une quatrième aux actualités artistiques (Nozart).

Faire un film de sa vie

Ils ne se retrouvaient pas dans le JT. Ils ne se retrouvaient pas dans les discours ambients sur les chômeurs. Ils ont fait une vidéo pour parler de leur vraie vie. Durant deux mois et demi, un groupe de stagiaires de l'atelier de formation par le Travail Bonnevie a planché sur une trame, filmé, découpé, monté. Ils ont raconté leur vie, leur expérience, caméra au pied. Le CVB-VIDEP les a accompagnés, à raison de 7 à 8 séances. Avec très vite la caméra à la main pour les cinéastes acteurs. Dont Vladimir : " Au départ, on voulait faire un JT, on n'était pas content de ce qui existe. Et puis, très vite, l'emploi, les sans-papiers et la formation sont venus sur la table. " Ce seront les thématiques d'où accouchera le film : " Et demain, on sera où ? " Synopsis : 13 adultes suivent une formation en bâtiment et mécanique automobile. Au fil des cours et des ateliers, ils reviennent sur leurs parcours professionnels et tordent le cou à la mauvaise réputation des chômeurs.

Revendications

D'autres images pour d'autres voix. Et quelques revendications. Une revendication de liberté créatrice avec un film ou livre qu'on va utiliser pour lutter contre la stigmatisation, pour casser l'image négative du chômeur, pour réclamer le droit à la dignité. Une revendication de " vraie vie ", de " vraie réalité " qui s'oppose à la réduction par les images dominantes à un mauvais (ou un sans) rôle : celui de chômeur ou de sans papier. Une revendication participative et collective. En se prenant en main et en prenant les choses en main. Rideau !

Jean-Luc MANISE

Sources et infos

Le site de la Marque Jeune
<http://www.lamarquejeune.be>

La cahier de revendication du projet Marque Jeune
http://www.lamarquejeune.be/index.php?option=com_content&view=article&id=56&Itemid=54

Le site de En ligne directe
<http://www.enlignedirecte.be>

Les TV en ligne
www.corsaires.tv
www.fulltv.be

La vidéo : Et demain, on sera où ?
cvb-videp.be/videp/fr/catalogue

L'étude : Les outils numériques au service d'une participation citoyenne augmentée. Périne Brotcorne - Mars 2012 Fondation Travail-Université

1. Travailleurs Médico Sociaux, centre Psycho Médico Social, Service d'Aide à la Jeunesse, Service de protection Judiciaire

L'intimité jusqu'où ?

Autour du film "Sexe : corps, accords"¹

A partir de quand parle-t-on de pratiques obscènes ?

Nous voulons conclure cette réflexion abordée dans nos précédents numéros en rendant compte d'une rencontre réunissant une trentaine de personnes, des professionnels travaillant dans des plannings familiaux, des centres PMS, des PSE, des centres de santé mentale, des associations d'Education permanente, des personnes ressources, Anne-Marie Trekker², Gypsy Haes et Pierre Martin (coordonnateurs de Coup2pouce) et trois jeunes apprentis réalisateurs. L'enjeu était de partir d'un "éclairage de l'intérieur. Au départ du récit des réalisateurs, les professionnels, intervenants en planning familial, animateurs audiovisuels, producteur, ... ont débattu. La volonté est de rendre compte ici des échanges "brut de décoffrage".

Interroger le caractère "obscène" des pratiques d'animation est d'autant plus essentiel et difficile que nous sommes dans un contexte où l'intime s'étale dans les médias et sur Internet.

Par ailleurs l'image sert de vérité. Elle s'offre à tous, envahit nos rues et nos cerveaux voire nous en sature. Nous n'avons pas tous les clefs de lecture pour la décoder et cependant une image par un propos juste, fort, puissant suscite l'émotion, la curiosité, l'étonnement. Elle libère la parole.

Nous aborderons cette question au travers de l'expérience du Centre Vidéo Bruxelles - Vidéo Education Permanente. Le CVB-Videp se centre sur deux types de production : les films d'ateliers et les films associatifs. Le film "Sexe : corps, accords" s'apparente à un film d'atelier³. L'objectif d'un atelier vidéo tel que Videp le conçoit est de permettre aux publics de prendre part à la réalisation d'un film dans une démarche créative et d'apprentissage critique. Le travail en atelier privilégie la pédagogie du projet en alternant les phases d'expression orale et créative, l'écriture du scénario, la manipulation et l'apprentissage technique, l'analyse, la construction du film, la réflexion sur les séquences tournées.

Filmer la parole

L'atelier devient ainsi un lieu de dialogue, d'échange et de rencontre où chacun apporte ses propres ressources et savoir-faire pour se mettre au service d'un projet commun.

C'est une démarche particulière dans laquelle chaque participant peut s'exprimer librement. On ne travaille pas avec un écrit de départ et les participants, particulièrement les jeunes, sont très réceptifs à l'improvisation. On filme la parole. C'est le processus qui est riche et intéressant, pas seulement le produit fini, même si c'est un plus de pouvoir créer un outil ensemble et de se concentrer autour d'un contenu. Le dispositif d'intervention s'articule le plus souvent autour de sujets librement choisis et dans une grande variété d'approches : individuelles ou collectives, sur du court ou du long terme, avec des groupes homogènes ou plus hétéroclites³ .

La genèse du film

Gypsy Haes et Pierre Martin nous racontent :

"Le film est parti sur un défi, une provocation : Comment parler du sexe autrement que ce qu'on voit habituellement. Le sujet est proposé. On forme une équipe. Et puis vient la question de comment aborder le sujet, comment le traiter. Comme coordonnateurs de l'émission, nous nous consultons, nous réunissons les jeunes et nous proposons. Ce sont beaucoup de moments de discussion. Nous n'avons pas de scénario de départ. Il s'est construit au fur et à mesure dans une construction autour de dialogues entre trois personnes sur des questions que nous posions comme coordonnateurs. Nous souhaitions aborder la question de manière sensuelle sans que les jeunes ne soient vus et reconnus tout en évitant la dépersonnalisation. Nous avons donc dû chercher des moyens alternatifs, parler en voix off sans filmer, utiliser le travail de la sculpture, ... ce sont autant de pistes possibles.

Nous garantissons un cadre protégé dans lequel se construisent des liens forts. C'est une véritable bulle d'expérimentation dans un climat de confiance. On se mouille tout en maintenant ce cadre et le choix de la forme. Les jeunes apprentis réalisateurs rajouteront que "faire quelque chose ensemble facilite les échanges. Toucher, sculpter nous fait parler des caresses. On se remémore. On partage".

L'intimité jusqu'où ?

Les jeunes apprentis réalisateurs :

"Nous avons été très loin dans l'intimité. Nous avons même été surpris par le fait d'avoir osé aller si loin. Après coup, je me suis rendue compte que j'avais tout dit. On vit dans une société où les tabous sont très puissants. Je me suis rendue compte que c'était finalement pas si compliqué : j'ai fait, je dis".

Les coordonnateurs :

"C'est très enrichissant d'apprendre chez l'autre. Au départ, on ne se dit pas ce qu'on va se dévoiler, on ne mesure pas qu'on va lever des secrets et puis c'est au final qu'on se rend compte qu'il n'est pas si difficile de parler de soi dès qu'on est dans une relation de confiance. Il s'agissait de moments de discussion, notre rôle d'animateur était de relancer la question; ils la reprenaient dans leur conversation".

Comment ça a été accueilli ?

Un jeune apprenti réalisateur : Positivement, lorsque c'est accueilli comme une forme de courage d'avoir pu parler de quelque chose de la vie de tout humain. Négativement dès le moment où le sexe est perçu comme un tabou.

Je suis surprise que vous ayez été si loin. Quelle était l'intention ? A qui est destiné le film ?

Le producteur de l'émission : C'est une émission télé menée par un collectif de jeunes. Ils décident de s'emparer d'un outil culturel pour se raconter et raconter le monde. Au départ, c'est donc bien une émission. Certaines émissions peuvent être utilisées comme outils d'animation. C'est en principe accessible au plus grand nombre.

Jusqu'où impliquer des jeunes dans ce processus ? Jusqu'où sommes-nous animateurs ? ou manipulateurs ? Comment se sent-on lorsqu'on s'est livré ?

Un jeune apprenti réalisateur : Bien. C'est une hypocrisie de ne pas parler de sexe. C'est un tabou. Il faut faire tomber ces tabous aux conséquences très négatives. Personnellement, ça m'a permis d'avancer. Provoquer, choquer pour casser les limites.

Au moment du tournage, on ne se rend pas compte de ce qu'on dit. Lorsqu'on se voit à l'écran, on se dit que ça a été fort. On a voulu assumer hors du contexte familial, devant les inconnus.

Le coordonnateur de l'émission : Parler du désir sexuel plutôt que du danger sexuel. L'émission est un point de départ. Il n'y a pas de recette mais une volonté est d'être et de rester impertinent.

Un jeune apprenti réalisateur : L'objectif de l'émission c'est aussi dire, parler, communiquer sur le plaisir du sexe.

Annemarie Trekker : Nous pouvons aller très loin mais en conscience de ce qu'on fait. Il s'agit de prendre le temps d'y réfléchir, de le construire, de prendre de la distance, un temps de réflexion qui permet des retours. Prendre des mesures de précaution, de prudence ne veut pas dire renoncement. La mise en forme, la distance esthétique est protectrice par rapport aux personnes et aux spectateurs. On peut faire passer des choses fortes de manière belle. La question est de pouvoir assumer. Finalement jusqu'où prendra-t-on des risques ? C'est une responsabilité énorme et cela nécessite cette prise de conscience des conséquences potentielles surtout auprès des proches.

La coordonnatrice de l'émission : La prise de distance se fait après, au moment de la production. C'est un temps serré. Les jeunes étaient présents au montage, sur leur temps de loisirs. Ils étaient présents mais cela nécessite en plus une très grande vigilance. A la finalisation se joue toute la question de l'anonymat, ne pas être reconnu. Une fois que c'est bouclé, c'est bouclé. Après, on peut analyser le sens, le film. La mise à distance se fait aussi par la fierté d'un travail esthétiquement réussi, réaliste et réalisé. Pas de regret, juste un effet de surprise.

Il nécessaire de construire une relation de confiance, de sécurité pour aborder ces questions intimes, comment avez-vous fait ?

La coordonnatrice de l'émission : Nous les avons rencontrés à différents moments d'un trajet, d'un parcours scolaire. L'important c'est d'être connu et reconnu, ça permet de faciliter la relation, de franchir le pas.

Une jeune apprentie réalisatrice : Il s'agit d'avoir une approche personnalisée, une approche de la personne dans une éducation à la vie affective. Il s'agit de vous intéresser personnellement. Pas de jugement. Parler en tant qu'humain.

Une participante : Témoigner, parler d'intimité, obtenir un aveu doit se faire en toute simplicité. Être au plus simple, au plus naturel, c'est être sur la corde raide en permanence. Il y a un risque à prendre avec précaution.

Intimité et simplicité, je retiens ces mots. Je me demande cependant quand on le fait en classe jusqu'où doit-on leur permettre de parler ? de se dévoiler ? de partager un secret ? Jusqu'où va-t-on ?

Une participante : Se dévoiler devant les pairs dans un certain contexte et puis, on est à l'école où on se retrouve ensuite avec les camarades de classe me semble très difficile. Parler de son intimité en groupe se fait dans un cadre protégé à l'extérieur de l'école.

Annemarie Trekker : L'intime est défini par le social, il est socialisé. Par ailleurs, il est culturel, fait de tabous : le toucher, l'argent, ... Une société est composée de classes sociales et de cultures différentes. Il faut s'entendre sur les limites de l'intimité par rapport au milieu d'où on vient, dans lequel on entre. Il s'agit de vérifier les différences. Être lucide dans ce que nous sommes comme intervenants.

Il existe l'intime le plus intime vers l'intime le plus partageable. Il y a l'intimité choisie, une intimité qui se partage dans un cadre où les interlocuteurs se sont choisis et non où ils sont en captivité comme on peut l'être à l'école. Ce partage d'intimité nécessite des protections selon les cadres.

Un participant : Ce documentaire est une belle leçon sur l'intimité. Derrière le témoignage, l'intimité est préservée. On est dans une culture du récit voire une dictature du récit. Tout doit être dit pour pouvoir avoir une aide. Il y a obligation de se dévoiler. On devrait plus souvent se poser la question de savoir comme professionnel, qu'avons-nous besoin de savoir pour intervenir ?

Comment peut-on développer l'esprit critique ? Comment peut-on travailler dans une perspective de citoyenneté ?

L'animateur de l'atelier : Revenons au travail d'atelier audiovisuel. Il s'agit de processus longs, de construire des points de vue, de donner du sens, de travailler de façon décalée par les formes choisies, de favoriser une expression culturelle propre. C'est un dispositif où les jeunes sont en dialogue avec des professionnels.

Une participante : En planning, il s'agit d'être partenaire avec le public pour créer des processus via un média, témoigner pour être entendu.

Un participant : Nous touchons à la posture de l'animateur socio-culturel. L'animateur socio-culturel prend position et il met sur le tapis les choses telles que lui et les participants en ont la connaissance. Être animateur, c'est découvrir ensemble, en partageant des savoirs, avec une part importante de confiance.

Une participante : Se dire et pouvoir se réapproprier cette parole c'est le groupe qui a permis que ça se dise. Ce qui a été dit, ce qui a été avoué doit pouvoir se poursuivre ailleurs avec ou non un biais artistique dans un groupe choisi.

Annemarie Trekker : Il est important de distinguer l'enveloppe groupale de l'illusion groupale. L'illusion groupale risque de pousser la personne à aller au-delà d'elle-même au risque d'une grande désillusion, du désenchantement. Par ailleurs, je soulignerai le risque de l'instrumentalisation du récit et du risque de sa mise en conformité aux attentes du social ou de la personne.

Une participante : Parler d'amour, de sensualité, de désir, de relation, de confiance, ça se fait aussi en planning. Finalement c'est comment parle-t-on de l'amour en planning avec la créativité en plus.

La parole finale ira à l'animateur de l'atelier qui souligne que la prudence a été de mise tout au long des échanges mais ce qu'il retient du livre de Annemarie Trekker⁴ c'est qu'il faut oser et prendre ses responsabilités, la liberté d'expression étant une des conquêtes de nos démocraties. L'art est une piste, une alternative nous dira Michel Steyaert, directeur du Centre Vidéo de Bruxelles. Oui, la création artistique est un des chemins d'accès au politique pensions-nous secrètement en retranscrivant ces échanges.

**A l'animation : Christian VAN CUTSEM
A l'écriture : Claire FREDERIC**

1. Emission Coup2pouce : www.coup2pouce.be et <http://sexeamourevideo.blogspot.be>
2. Annemarie Trekker : auteure, sociologue-clinicienne, animatrice de tables d'écriture en histoire de vie, Editrice de Traces de vie
3. Livret pédagogique et film " Sexe, Amour et vidéo " <http://sexeamourevideo.blogspot.be/2011/04/article-1-présentation-du-projet-sexe.html>
4. Ecritures de l'intime - Sous la direction d'Annemarie Trekker et Réjane Peigny. Editions Traces de vie. 2011